

Nos Morts.

M. le Chanoine Émile MÉRASSE, doyen du Cateau, décédé le 18 septembre 1918, dans sa 66^e année, administré des sacrements.

La mort de notre cher et vénéré Doyen emprunte aux circonstances présentes un caractère particulièrement douloureux. Dès la déclaration de la guerre il redouta la menace d'une invasion : ses appréhensions devinrent bientôt une terrible réalité, il vit une grande partie de ses ouailles obligée de tout quitter pour fuir vers l'inconnu, il fut témoin durant les quatre années de l'occupation allemande des sévices exercés par les hordes ennemies, et voici qu'à la veille de la délivrance et de la victoire, sa santé, déjà minée depuis quelque temps, succombe ; le Bon Dieu, en le rappelant de ce monde, semble avoir voulu lui épargner le spectacle de sa paroisse détruite et ensanglantée. *Requiescat in pace*, que la Paix du Ciel soit la récompense de son zèle apostolique et des souffrances qu'il a endurées pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« *Je donnerais volontiers ma vie pour ma paroisse !* » Cette parole qu'il prononça le jour du premier vendredi du mois de septembre avait fort impressionné son pieux auditoire ; pourtant rien ne semblait annoncer un dénouement fatal. — Le lendemain, la nouvelle de l'évacuation de Cambrai lui causa une

très vive émotion, néanmoins, deux jours plus tard, il se rendit à Escaufour pour prêcher, au service funèbre célébré à l'occasion de la fête patronale. — Le mercredi 11 septembre, aussitôt après la messe, il dut s'aliter, en proie aux symptômes d'une attaque d'urémie. Dans la soirée le délire le prit jusque dans la nuit de jeudi à vendredi et ensuite il resta déprimé comme en un demi-coma. De temps en temps on l'entendait réciter les prières de la Messe ou de l'Office Divin, et sa main esquissait un geste de bénédiction. — Le dimanche 15, une consultation de MM. les docteurs Cloez et Tison constata un diagnostic inquiétant ; une religieuse du Refuge fut demandée comme garde-malade. — Le lundi, M. l'Aumônier des Clarisses de Péronne, réfugiées à Montay, procéda à l'administration de l'Extrême-Onction devant une assistance recueillie et attristée ; durant tout le temps de la maladie les paroissiens vinrent en grand nombre prendre des nouvelles de leur pasteur. — Le mercredi 18 septembre, à une heure de l'après-midi, notre cher Doyen s'endormit dans le Seigneur. — Les funérailles eurent lieu le samedi 21, fête de saint Mathieu, patron de la paroisse : ce fut M. le Vice-Doyen, curé de Troisvilles, qui officia et prononça une allocution très émue, résumant toute la carrière sacerdotale de M. Méresse. L'inhumation se fit provisoirement dans le caveau de la famille Maréchal-Tréca.

M. Méresse fut successivement professeur au collège Saint-Jean, à Douai, vicaire à la Métropole de Cambrai, curé de Poix-du-Nord où il bâtit une magnifique église et établit une communauté de Sœurs

de Saint-Vincent-de-Paul, pour le soin des enfants et des malades. En 1896, il succéda à M. Decorne comme Doyen du Cateau; en 1906, M^{gr} l'Archevêque le promut à la dignité de Chanoine honoraire. Depuis longtemps M. Méresse avait l'intention d'ériger une église dans le quartier du faubourg de Cambrai; les travaux commencèrent en 1912; la bénédiction solennelle de l'église Saint-Joseph eut lieu le 23 mai 1913 par M^{gr} Delamaire, archevêque de Cambrai.

La piété de M. le Doyen se résumait en quatre dévotions préférées : la Sainte Eucharistie, le Sacré-Cœur, le Rosaire et les pèlerinages de Lourdes. Il s'adonnait à la prédication avec une ardeur infatigable, et par son exemple et ses exhortations il savait stimuler le zèle de ses collaborateurs : nous devons à son amour de la Parole de Dieu, la fondation de la Maison de Retraites du faubourg de Landrecies, en 1911. — Nous ne pouvons qu'énumérer brièvement les œuvres nombreuses qu'il institua : Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement, chapelet quotidien, messe d'ouvriers, adoration du premier vendredi du mois, communion privée des petits enfants, retraite pascalle, Association du Cœur Eucharistique, conférences populaires, congrès d'Enfants de Marie, de comités paroissiaux, de cheminots catholiques, concours diocésain de gymnastique, cercle d'études des Noélistes, Jeunesse catholique, société de gymnastique, Association des Anciens Elèves des Frères, cheminots catholiques, vestiaire, caisse dotale, œuvre de la couture, jardins ouvriers, visite aux malades, encouragements aux deux conférences de Saint-Vincent-de-Paul et à l'Œuvre de Sainte-Elisabeth, fondation d'une école libre de filles, rue de Landrecies, après la fermeture de celles de la Sagesse et de Notre-Dame, entretien de l'école libre de garçons, rue Pasteur. Travaux littéraires : *Histoire du Catéau*, *Histoire populaire de Jeanne d'Arc*, *Bulletin paroissial*, *Semur catésien*, etc.

Une messe sera célébrée pour le repos de l'âme de M. le Doyen, le dimanche 8 décembre, par M. l'abbé Ch. Lamendin; tous les Catésiens sont priés d'y participer, surtout en faisant la Sainte Communion pour leur vénéré et regretté Pasteur.

Charles-Alphonse Morbu, décédé à Paris, 44, rue de Chanzy, le 29 octobre 1918, à l'âge de 54 ans, administré des sacrements.

Lonis Vaille, ancien fabricant de sucre à Englefontaine, décédé à Caudry, le 22 juillet 1918.

Constant Robert, sergent au 141^e d'infanterie, tué d'une balle à la tête en conduisant sa demi-section à l'attaque au sud de Laffaux, le 6 septembre, à l'âge de 39 ans.

LE CATEAU EST EN RUINES

Je l'ai enfiq revu et voulais vous raconter mon voyage au plus tôt : j'en ai été empêché par les déplacements de mon poste de sondage envoyé avec les premières troupes de pénétration en Alsace.

Ces diverses circonstances m'ont permis de parcourir la majeure partie du front de bataille : aux impressions de voyage s'ajoutent celles que provoquent la cessation des hostilités et l'avance vers le Rhin ; j'hésite à commencer mon récit tant le sujet est vaste car il doit être complet.

Le trajet que je suivis était jalonné de ruines : Epinal, Nancy bombardée par les avions la veille et le lendemain de mon passage, Toul, Epernay, Dormans et toute la rive de la Marne jusqu'au delà de Château Thierry, les maisons, usines, les églises déchiquetées ou incendiées. Puis, à partir de Longueau, Chaulnes, Ham, Saint-Quentin, même spectacle navrant mais plus poignant parce qu'il est plus près de chez nous. Un peu avant Busigny, le train est survolé par un avion boche, les projecteurs anglais le suivent dans la nuit, on entend six explosions de bombes puis le calme revient. Il est onze heures du soir quand nous quittons la gare ; j'ai deux compagnons de route, François Hurtebisse et son camarade d'Estournel, nous ne trouvons pas d'auto de ravitaillement allant vers le Cateau mais la nuit est belle, nous nous décidons à suivre à pied la Chaussée Romaine. Maretz et Reumont présentent quelques maisons atteintes par les obus, des mines ont détruit le pont du chemin de fer et coupé la route en plusieurs endroits ; ça et là un énorme camion anglais est resté en panne, l'essieu avant brisé, la direction faussée, les roues enterrées dans le bas-côté du chemin.

A mesure que nous avançons nous entendons plus distinctement les obus qui sifflent et éclatent sur le Cateau.

Le chemin de Troisville a son talus creusé de sapes et d'abris du côté de la grand route, nous dépassons quelques bivouacs de cavalerie, nous sommes arrivés : il est deux heures du matin. La première maison que nous remarquons est celle de M. Gallonde : son aspect nous remue l'âme, mais aussitôt après l'estaminet Fontaine et surtout la femme Lestoquoy nous figent de stupeur. En face, les quatre maisonnettes que nous avions connues si riantes sont défoncées : nous pénétrons dans celle de M. Briatte jusqu'au fond de la cave où François Hartebisse espère encore trouver quelque membre de sa famille, nous trébuchons sur les débris qui jonchent le sol, il n'y a personne : de grosses gouttes de sueur perlent au visage de notre ami, notre émotion à tous les trois devient presque de l'épouvante. Au dehors les obus continuent leur vacarme infernal. Maintenant que nous avons commencé à regarder ce spectacle horrible nous ne pouvons nous décider à chercher un abri pour la nuit avant de nous en saturer les

yeux et l'âme nous décidons d'aller jusqu'au bout de la rue Saint-Quentin.

De chaque côté ce ne sont que des décombres ; un coup d'œil superficiel à la façade de l'église Saint-Joseph ne me fait voir que quelques éraflures à la tourelle gauche, nous passons et notre pèlerinage nocturne se continue lentement ; les pieds s'enchevêtrent dans les fils téléphoniques tombés à terre, des pans de murailles encombrant la rue, pas une lumière, pas une voix, on se croirait au sein d'une hideuse fantasmagorie. — Au plus profond de la cave de la boulangerie Robert-Chartier il y a une vache avec de la vieille paille tout humide, nous y élisons domicile en attendant le jour, mais avant de prendre quelques heures de sommeil je veux revoir l'église Saint-Joseph. La porte de la rue est entr'ouverte, le portail aussi ; dans le vestibule je me heurte à des poutres branlantes, alors, par prudence, sans avancer plus loin, je cherche à voir l'intérieur : je me sens défaillir, une brèche immense se dessine au mur du chœur, je ne puis regarder davantage car je suis brisé de douleur. — A la suite de cette funèbre vision nous élevons nos cœurs vers Dieu par une prière suppliante afin de trouver un adoucissement à notre désespoir.

J'ai passé trois jours au Cateau pour revoir les quelques habitants qui y étaient restés malgré le danger incessant des bombardements et pour visiter les ruines de ce qui fut jadis notre belle et chère ville. Les Allemands en la quittant, ont voulu la détruire de fond en comble.

— Le 6 octobre, par ordre de la Kommandantur, tous les habitants de la rive gauche de la Selle ont été forcés d'évacuer leurs maisons le jour même, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, pour aller habiter le haut de la ville. Les gendarmes passaient dans les maisons et forçaient les habitants à quitter leurs demeures le plus tôt possible et laisser les portes ouvertes. Le lendemain, toutes ces maisons étaient pillées par les soldats : ils brisaient tout ce qui était sur leur passage, les meubles étaient renversés, les tiroirs jetés par terre afin de faciliter l'enlèvement de tout ce qui plaisait.

— Le 9, ils ordonnèrent à toute la population de partir dans la direction de Pommereuil, d'abord les hommes mobilisables et leurs familles, ensuite les vieillards et les malades, et enfin le reste des habitants : il fallait que tout fût fini avant midi, c'est-à-dire avant le bombardement. Le nombre trop insuffisant de camions pour transporter les impotents et d'autre part un violent combat d'avions dont les mitrailleuses tiraient sur la ville, causèrent un désordre indescriptible. Le soir, un incendie détruisit les maisons portant les nos 158 et 140 de la rue de la République.

— Le 10, on ne vit plus un seul ennemi, mais ils devaient encore revenir.

— Le 11, apparurent quelques éclaireurs anglais et 200 hindous se battirent dans la rue de Landrecies. — Incendie de la brasserie et des maisons Morcrette, Macron, Leduc et Jacqz-Legrand.

— Le 12, Pierre Bezin et un réfugié de Saint-Quentin qui le conduisait vers une cave plus sûre, sont tués par un obus.

— Le 13, à 6 heures du soir, les Allemands mettent le feu aux établissements Mil-Melius, imprimerie Lozé, Colot, Bridelance. La très connue « Nini » est tuée rue Chanzy par une sentinelle allemande en voulant passer de nuit dans les lignes anglaises.

— Le 14, à 2 heures du matin, ordre d'évacuation pour tous les civils restants, 60 départs. A 6 heures du soir, incendie des maisons Henri Lefebvre et Cotteau-Languille.

— Le 15, dans la matinée, un sous-officier allemand annonce : « A midi, abritez-vous dans les caves, la Cathédrale va sauter, vous entendrez une explosion... non, pas la Cathédrale, mais l'Hôtel-de-Ville. » — Au début de l'après-midi, les Allemands bombardent l'ambulance installée dans l'atelier de M. Picard, malgré les insignes de la Croix-Rouge ; 2 blessés graves, ce sont l'épouse et le père du Saint-Quentinois qui a été tué le 12 avec P. Bezin. A 6 heures du soir, incendie des maisons Lefebvre-Scalabrino, Hurtebisse, M^{lle} Tamboise, Raoul-Legrand, Colin.

— Dans la nuit du 16 au 17, un combat à la grenade et mitrailleuses a lieu, rue de Flandre, 6 Allemands blessés.

— Le 17, à 8 h. 30 du matin, des obus allemands tuent M. Déjardin (le mari de « Nini »), une femme de Neuilly (mère de M^{me} Lacroix), et une autre étrangère ; ils blessent grièvement M^{me} Bezin, M^{me} Denis-Munier, David Lozé et M^{me} Philippe-Dozière : on les transporte à la maison de M. Decupère sous le bombardement. Au soir, les Allemands quittent le Cateau, arrivée des Anglais. Durant la nuit, bombardement intense, explosions de mines, destruction des ponts.

— Le 18 au matin, les Anglais occupent définitivement la ville ; le bombardement redouble de violence, beaucoup d'obus toxiques : 40 décès, dont M. Dehaussy, sa mère, son épouse et sa sœur Julie, M. Lincé, sa dame et sa fille, M^{me} Lenne, Agnès Bruyère, la bonne de M. Marchandise, MM. Diot, Démaret, Dehove, Derbecq, sont sérieusement indisposés, les familles Frigaut, Deminal, Lecoq, imprimeur, Mompez, Réal, Revers, Lepoutre, Bleuze, Lecoq du ravitaillement, la bonne de M. Dehaussy, Emile Béthegnies et sa femme, MM. Boudart, Pecqueux, Dupré, la famille Danquigny ; la plupart vont mieux et sont hors de danger, beaucoup ont été aveugles pendant plusieurs jours, les autres habitants, moins touchés par les gaz, ont la voix enrouée et de l'inflammation aux paupières. Incendie des maisons de M^{lle} Muteau, M^{me} Hubert et M^{me} Horie.

— Le 20, l'église est atteinte par les obus. Incendie des maisons Lefebvre-Vincent, Gobert, estaminet Pruvot, rue de la République.

— Le 25, une mine retardée détruit la ferme Lestoquoy et y met le feu. — Les autres immeubles incendiés dont j'ignore les dates sont : maison Roussy, boucherie Jovenin, Vaillant, tapissier ; depuis, Monfroy, maréchal, jusque Basquin, ancien boucher ; usine Seydoux, rue Saint-Sauveur et maison Soufflet-Melchior ; Jacqz-Legrand et Potier, boulanger ; depuis, Cousin, brasseur, jusque Robert, boulanger ; Lejeune-Wallez et Gérard, dans la rue de la République ; Frappart, percepteur, Ménard-Boulet, Jette, Colnion, Leblanc, Leron, Lamotte, Tariel.

Voici la liste des maisons relativement épargnées de quelques rues du Cateau. — Grand-Place : Godefroy, Société Générale, Fontaine, Guillaume, Hurtebis, Dubeaux, Hôtel du Nord, Ménard, Hury, Mutin, Faure, Huart, café Delplanche. — Place Sadi-Carnot : Lozé, Dupuis, Delpierre-Lernon, Luminati, Cortesi. — Rue de France : Tamboise, Lenne-Cras, Costa, Lecerf, Marloy, Bracq, Scalabrino, Lenne-Rappe, Gorisse, Vérin, Delacourt, Catelain, Masseaux, laiterie ; Vaillant, annexe ; Parfait-Eliot, Bodaert, Corneille (bâtiment du fond), Walbron, banque Dupont. — Rue Louis-Carlier : Dehaynin, Bruyer, Delattre-Lebrun, Gard-Vérin, Dumont, Manesse, Lamarche, Lebas, Denis, Coquart, Hannape, Place, Karlistzki, Ruffin, Gonthier, Wallez, Oudart, Grenier-Hublard, Baillon. — Rue Gambetta : Bleuse, Lefour, Danjou, Chenault, Dosquet, Dehaussy, Romby, Carré. — Place Thiers : Hôtel du Mouton-Blanc, Beauvois, Baudhuin. — Rue Marie-Lorgne : Défossé, Gentile, Moreau, Gossart, Noizet, Herbeaux, Robert, Décaux, Dormigny, Bourbon, Hernoux, Plaisin, Vasseur. — La rue Pasteur presque en entier. — Faubourg de Cambrai : Robert, Roquet, Bleuse, Jacqz. — Rue d'En-Bas : les nos 13, 15, 17, 19, 41, 43, 45, 47, 49, 51, 53, 55, 57, 59, 61. — La rue Carville est en bon état. — Rue Auguste-Seydoux : Durand, Brochetelle, Delvienne, Rousselle, nos 34, 36, 40, 52 ; Dupez, Saisson, Avrez, Loiseau, Besville, Herlemont, Gavériaux, Gabet, Galoux, Caffiaux, nos 103, 101, 97, 87, 85, 79 bis, (église Saint-Joseph) le chemin de croix et la statue du Sacré-Cœur, 73, 71, 69, 67, Robert-Chartier, nos 63, 59, 57, 55, 53, 49, Juge de Paix, nos 45, 41, 39, 37, 35, Wilmart, Carlier, Dupriez, Tasbille, Véroux, Delhay, Lanniaux, Meunier, Caffiaux. — Boulevard Paturle : Colin, nos 7, 9, 11, 13, Martinet, fabrique Moguet, école de la Sagesse et plusieurs maisons dans le bout, Wilmart, boucher ; ferme Donjon. — (Les lecteurs du *Bulletin* sauront apprécier le mérite des jeunes filles qui se sont dévouées, malgré le bombardement, pour leur fournir ces précieux renseignements.)

L'église et l'Hôtel de Ville étaient minés avec 500 kilos de cordite : le génie anglais est arrivé à temps pour empêcher l'explosion. Ces deux monuments ont été fort endommagés par les obus ; la voûte de la nef est tombée en plusieurs places, la deuxième colonne de droite est à demi détruite à la base. Une vingtaine d'obus anglais sont tombés sur la ville, mais les Allemands en ont envoyé en certaines nuits plus de 1.500. — Le soldat Henri Thuot, venu en motocyclette avec un camarade pour voir la ville, a été tué par un obus tandis qu'il passait dans une rue. — Vers la fin de septembre, M. Aubas a été blessé par une bombe d'avion ; il a été amputé à l'hôpital et évacué avec les ambulances militaires allemandes. — Le 13 septembre, une très forte torpille aérienne est tombée dans le cimetière, en avant et à gauche de la croix : plusieurs caveaux sont ouverts, presque tous les monuments de ce carré sont détruits entièrement.

Liste des personnes restées dans la ville après le départ des Allemands
au 18 octobre 1918

Dupas Louise.
— Charles.
Nobecourt Désiré.
— Marie.
Boubay Marie.
Lanniaux Célestin.
— Maria.
— Zéphir.
Veuve Bricout Henriette.
Gabet Eugène.
— Joséphine.
— Marie.
— Eugène.
Milliot Eugène.
Basquin Adèle.
Wallez Marie.
Lebègue Ernest.
— Sylvie.
— Berthe.
— Germaine.
Ringuet Philomène.
— Constant.
Dubois Louis.
— Anna.
Thiriard Jean.
— Julia.
Boniface Zélia.
— Joseph.
Veuve Bail Céline.
Lamotte Marie.
Fontaine Henriette.
— François.
Petit Juste.
— Marceau.
— Nelly.
Florent Jules.
— Joséphine.
Brunois Rosa.
— Emilienne.
— Marie.
Danquigny Oscar.
— Marie.
— Estelle.

Lefebvre Arnold.
Boulogne Henri.
— Constance.
Banse Ambroisine.
— Victoire.
Lebègue Elise.
— Adèle.
Lasselin Virginie.
Lecerf Louis.
— Julie.
Druesne Bernardine.
Bracelet Julien.
— Hélène.
Chimot Nelly.
— Léon.
Patepanche Eugénie.
Bleuse Charles.
— Augustine.
— Marcel.
— Albert.
Défossé Arthur.
— Caroline.
— Lucienne.
Turotte Caroline.
Dormigny Oscar.
— Louise.
Défossé Eugénie.
— Thérèse.
— Honorine.
Radouan Aline.
Hury Angélique.
Vierre Madeleine.
Loubry Léon.
— Irma.
— André.
— Marguerite.
Proneau Rosalie.
Brunois Henri.
Druesne Edouard.
— Esther.
— Alfred.
— Edouard.
Cogniot Eugène.

Cogniot Eugénie.
— Marthe.
Bruyère Jeanne.
Druésne Isaïe.
Pottier Emile.
— Suzanne.
Leclercq Edmond.
— Marie.
Britten Angèle.
Canonne Marthe.
Britten Julia.
— Louise.
Berlemont Juliette.
Hurtebisse Léon.
Berlemont Blanche.
— Alfréda.
Vatin François.
Guillain Pauline.
Gabet Constance.
Bailleux Marie.
Facon Blanche.
Diot Henri.
— Céline.
Lourdeaux Emile.
Claïsse Marie.
Tellier Eugénie.
Guersillon Léonie.
Sellier Désiré.
Bezin Pierre.
— Anaïé.
— Lucie.
Renaux Céline.
Delbar Zacharie.
— Jeanne.
Ringuet Marie.
Desse J.-B.
— Juliette.
Lefebvre Elie.
Jovenin Lefebvre.
Lefebvre Elie.
Manet Jules.
Datel Jules.
Devaux Virginie.
Pelletier Louis.
Méresse Marie.
Béra Marie.
Godon-Tellier.
Telliez Valentine.
— Théodore.
— Raymond.

Hocquet Maria.
Gosset Blanche.
Lécot Louis.
Bracelet Lécot.
Druésne Jules.
Quiévy Louise.
Rouyres Edmond.
Fontaine Rouyres.
Ducancelle Emile.
Béthégnies Emile.
Canonne Béthégnies.
Ponsin Thérèse.
— Marie.
Picard Eugène.
— Gabrielle.
Gransard Virginie.
Richard Victoire.
Cunot Angéline.
Lecoq Auguste.
Vibaut Maurice.
Lécot Rosalie.
— Marie.
Halle Edmonde.
Margueriez Catherine.
Béthégnies Rosalie.
Caille Eugénie.
Dorez Anaïs.
Douez Louis.
— Henriette.
Demaret Edouard.
— Lucie.
— Léon.
Derbecq Elise.
— Sarah.
Méresse Just.
— Flore.
Canion Edouard.
— Rosa.
Canion Fernande.
— Aimé.
— Hippolyte.
— Emile.
— Simonne.
— Fernande.
— Louise.
Poitevin J.-B.
— Séraphine.
— Marie.
Pantigny Auguste.
Gardez Adolphe.

Gardez Louise.
— Marthe.
Dieux Théodore.
— Eugénie.
Thomas Georges.
— Albertine.
— Madeleine.
— Georges.
Claisse Constant.
— Jean.
— Madeleine.
Holin Joséphine.
Dosière Philippe.
— Juliette.
Colpin Julia.
Brière Jules.
— Emilia.
Maillard-Blas Virginie.
Maillard Virginie.
Lacomblez Appoline.
Louvet Georges.
Lenne Clémentine.
Lempereur Victoire.
Roussel Georges.
Courtin Irma.
Delwarde Julie.
Lenglet Rose.
Lemoine Marie.
Maquaire Edmond.
— Henriette.
— Edmond.
Civet Jean.
— Henriette.
— René.
— Simonne.
Doffe Aline.
— Eugène.
— Marcel.
Meunier Octavie.
Hublet Octavie.
Demolon Placidie.
— Aline.
— Nelly.
Poulain Antoine.
Veuve Poulain.
Goubet Armance.
Lallemand Edouard.
Oblez Henriette.
Suzanne.
Oblez Charles.

Oblez Madeleine.
Petitjean Rose.
Sarcy Charles.
Pernet Estelle.
— Jules.
— Juliette.
Josset Sophie.
Legrand Joséphine.
Denis Adolphe.
Mercier Nelly.
Denis Madeleine.
— Henri.
— Aimée.
— Blanche.
— Adolphe.
— Emile.
Logé David.
Mercier Marthe.
Logé Germain.
— Gaston.
— Maurice.
— René.
— Fernand.
Poulain Auguste.
— Eugénie.
— —
Lacroix Marie.
— Sophie.
— Théophile.
— Madeleine.
Beauchamp Marie.
Deburye Théophile.
Bléhaut Edouard.
Mme Bléhaut.
Adiasse Nathalie.
Ruelle J.-B.
Hugebaert Léocadie.
— Jules.
Avoine Jules.
Degrelle Louise.
Hutin Jean.
Dehove Célestin.
Hutin Zulmée.
Baillon Ernestine.
Simon Sylvain.
— Eugénie.
Dorez Joseph.
Richez Auguste.
— Marie.
Lefebvre Noémie.

Pottier Marie.	Dupuis Alphonse.
Dubail Elise.	— Aimée.
— Jules.	— Aimé.
— Jeanne.	— Madeleine.
Réal Maurice.	Chatelain Aline.
— Suzanne.	Faure Cécile.
Lepoutre Théophile.	Derrier Marie.
— Marie.	Faure Julia.
Dupré Georgette.	— Cécile.
— Simonne.	Capelle Louise.
Réal André.	Collin Pierre.
— Jean.	— Jeanne.
Hout Auguste.	— Suzanne.
— Julia.	Maunier Philomène.
— Louis.	— Palmyre.
— Louis.	Bidault Alphonsine.
— Aud.	Maréchal Louise.
Camaie Vincent.	Lacquement Marie.
— Cécile.	— Louise.
Pouchard Virginie.	Pételot Henri.
— Eugène.	Margueres Eugène.
— Clémence.	— Aimé.
Watremez Zulma.	Lemoine Jules.
Déjardin Gustave.	— Augustine.
— Edmond.	Bourlet Célestine.
— Gustave.	Gransart Marie.
— Jacques.	Cury Marie.
— Catherine.	Décamp Lucien.
Mompez Jean.	— Alvina.
Preux Irma.	— Lucienne.
M ^{me} Monfroy.	Carpentier Arthur.
Lobry Reine.	Veuve Lecoq.
Dubois Eugénie.	Banse Henriette.
— Emile.	— Germaine.
— Delphine.	Carpentier Léon.
Lepaon Alfred.	Gabet Euphrasie.
Ramette Antoine.	Caffiaux J.-B.
— Fanny.	Hout Louis.
Sapiñ Ursule.	Hout Palmyre.
— Edmond.	Laforge Joseph.
— Rémy.	— Victorine.
Guérin Blanche.	— Victorine.
Cartignie Omer.	— Marthe.
Frapart Georges.	Veuve Cambier.
— Suzanne.	Dnbeaux Achille.
Héloire Narcisse.	— Maria.
Deloffre Charles.	— Marie.
— Georges.	Hurtebis Emile.
— Louis.	— Aline.
— André.	Trigaut Gustave.

Trigaut Georgine.
Bertrand Aimé.
Lécot Victoire.
Veuve Passion.
Druesne Thomas.
Veuve Lallier.
Papinot Victorine.
Trigaut Alcide.
Diot Philomène.
Lécot Blanche.
Lesne Henri.
— Marie.
Veuve Sarcy.
Lécot Philomène.
— Alfréda.
Méresse Just.
— Catherine.
— Jeanne.
— Lucie.
— Just.
— Flore.
Revers Victor.
— Camille..
— Raymond.
— Zulma.
Sartiaux Philomène.
— Edouard.
Littière Victorine.
— Georges.
Veuve Denis.
Eliot Sébastien.
— Marie.
Pruvost Eugénie.
— Estelle.
Dehorine Angèle.
Flodrops Louis.
Bodda Pierre.
— Victoire.
— Louise.
Veuve Traquet.
Veuve Lebrun.
Bleuse Ernest.
Legrand Achille.
Catle Albert.
Veuve Catte.
Legros Aline.
— Lucia.
Veuve Herlemont.
Chartier Edouard.
Veuve Hauteœur.

Hosdez Marie.
Briette Julia.
Burillon Marie.
— Juvénal.
Bracard Edmond.
— Emilie.
Moniez Agnès.
Bottiaux Marie.
Boudart Constant.
Roger Anna.
Lacoeche Maria.
Lecoq Louis.
— Maurice.
Picard Emile.
Permet Léon.
Martin Zéphir.
— Eugène.
— Alphonsine.
Martin Eugénie.
— Lucienne.
— Eugène.
— Laure.
— Léonard.
— Georges.
Ricot Achille.
— Aurore.
— Simonne.
— Marie.
Hache Antoinette.
— Uranie.
— Albert.
— Sophie.
— Jean.
Caille Marie.
Deloffre Charles.
— Emma.
Montroy Marthe.
Carpentier Hélène.
— Victorine.
— Théodore.
Brunois Hélène.
Loubry Estelle.
Poulain Hélène.
— Emilienne.
Veuve Lecomts.
Pezin Jonathan.
— Amélie.
Serouard Marie.
Desmaret Marie.
— Rosine.

Lenne Victoire.
Gaugier Irma.
Coquelet Flore.
Lartige Marie.
Turlotte Fernand.
Dénimal Caroline.
Schmidt Mélanie.
Morel Eva.
Leclercq Fanny.
Lasseron Auguste.
Payen Aline.
— Marthe.
— Zoé.
Cartigny Aline.
— Germaine.
Colignon Marie.
Depreux François.
Tondeur Lydie.
Tassin Edmond.

Tassin Louis.
Petit Louise.
— Oscar.
Bléhault Mathilde.
Schoulwiltz Marie.
— Lucien.
Cras Marie.
— Lucien.
Quentin Elise.
Dubreucq Maurice.
Robert Louis.
— Irma.
Hurtebis Sylvie.
Gabet Marie-Aimée.
— Philippe.
Barbier Charles.
— Marie.
Joly Albert.
— Angélia.

Si tant de deuils et de ruines, le sang des victimes, les épreuves des survivants, le bien-être, fruit de longs efforts, détruit, nous broient le cœur ! si l'anéantissement de notre chère ville à la veille de la paix, quand notre suprême désir de la retrouver à peu près sauve au bout de quatre longues années d'attente enfiévrée, nous plonge dans le plus sombre désespoir ! si tout ce que nous avons de plus cher nous est ravi à jamais ! bien-aimés Catésiens, j'implore de vous une dernière étincelle de volonté, d'énergie, de résolution. La guerre nous a brisés, nous l'avons subie vaillamment, nous apporterons plus d'héroïsme et de générosité à en effacer les traces. Au lendemain de cet horrible cataclysme, il faut bien se dire que chacun n'est pas le maître de sa destinée, on ne choisit pas le rôle que l'on voudrait jouer de préférence, la bourrasque qui nous triture n'a égard ni à nos prétentions, ni à nos capacités : tous égaux dans le malheur, chacun a droit à une égale considération, aimons-nous les uns les autres de toute la grandeur de nos souffrances et nous serons divinement consolés.

Un dernier mot avant de clore mon entretien sur Le Cateau. Au matin du 2 novembre, alors que je m'avançais vers le centre de la ville, je remarquai que la plupart des personnes qui sortaient des maisons se dirigeaient vers la Grand-Place, la rue de France, la rue du Maréchal-Mortier ; et, tandis que les unes entraient chez M. Emile Picard pour lui exposer leur détresse et lui demander aide et conseil, les autres pénétraient chez les demoiselles Ponsin dont la maison est convertie en chapelle depuis que nos deux églises sont inhabitables. Cette simple remarque eut à mes yeux toute l'importance d'un symbole : M. Emile Picard, ses collègues de la municipalité, ses collaborateurs du bureau de la mairie, d'autre part les demoiselles

Ponsin, infirmières zélées surtout aux plus mauvais jours, tous ont été vaillants à leur poste pour accueillir les malheureux et les reconforter ; ils ont mérité notre plus sincère reconnaissance.

Je quittai Le Cateau le 4 novembre à midi, pour me rendre à mon pays natal, Erchin. De Cambrai à Douai tout est en ruines, c'est un spectacle de désolation inexprimable. Ces deux villes et les villages d'Aubenchoul-au-Bac, Aubigny, Bugnicourt, Cantin que traverse la route nationale ont la majeure partie de leurs maisons réduites à quelques pans de murailles informes. Pas un seul habitant, pas le moindre animal domestique, toutes les terres incultes, on dirait une région sauvage où tout ce qu'avaient effectué l'activité et l'intelligence de l'homme a été anéanti sous une trombe de fer et de feu. — Sur la route de Cantin à Erchin, un cheval crevé m'oblige à faire un détour dans les champs pour éviter l'air empesté ; de tous côtés il y a des caisses de grenades et autres épaves abandonnées par l'ennemi en déroute. Toute cette plaine immense, jadis si féconde, si riche, si bien travaillée, si belle par ses cultures variées, est en friche, et en ce soir d'automne sa teinte grise endeuillée vous glace et fait jaillir des larmes. La guerre c'est la mort des hommes et des choses, c'est la fin de tout. — J'étais impatient d'arriver chez moi et j'en avais peur : tout ce que je venais de voir était-ce un spécimen de ce qui m'attendait à Erchin ? Je me hâtai vers le Calvaire érigé sur les hauteurs qui dominent le village à l'ouest ; la Croix était debout, le Christ intact : un soupir de soulagement gonfla ma poitrine, je me reprenais à espérer. À genoux sur le tertre, j'exhalai une prière ardente pour tous mes compatriotes. Notre divin Sauveur, avec son expression de souffrance, seul gardien de la petite paroisse dispersée par la tourmente, attend tous ses enfants, les bras grands ouverts ; la dernière étape de leur exil aboutira à ce Calvaire qui marquera la fin de leur propre calvaire. Sur l'un des tilleuls du pourtour, du côté de Cantin, il y a un observatoire auquel on accède par une échelle sommairement fabriquée avec quelques branches d'arbre ; en avant et à droite de la Croix est l'abri souterrain des guetteurs.

J'étais enfin à Erchin ! Ai-je besoin de vous dépeindre la tristesse immense qui me saisit en présence de mon pauvre village mortellement silencieux. Depuis plus de vingt ans, chaque fois que j'y revenais, j'entendais le bruit des attelages, les aboiements des chiens, le vacarme des basses-cours, l'écho des conversations animées. Si j'étais attendu à la maison, toute ma famille se précipitait joyeusement à ma rencontre dès que j'apparaissais au tournant de la route, si j'arrivais le soir à l'improviste, la surprise n'en était que plus agréable ; aujourd'hui, personne ! J'erre comme un fantôme dans des rues désertes, bordées de maisons délaissées, ouvertes à tous les vents, sinon à demi-détruites par les obus. Qu'il est pénible de se sentir tout seul ! On aurait besoin d'un compagnon pour du moins lui communiquer le trop plein de sa douleur. On voudrait crier comme pour essayer de provoquer un retour à la vie de toutes ces pierres inertes, et d'autre part le bruit de vos pas vous est insupportable.

table tellement on craint qu'il n'étouffe le moindre gémissement, le moindre soupir du dernier des vivants resté dans toute cette désolation.

Le lendemain matin je me mis en route pour regagner mon poste, ma permission étant terminée et moi-même n'ayant aucune envie de la prolonger. — Dès ce moment un tout autre monde allait commencer. Au cours du voyage, la nouvelle arrive que des plénipotentiaires allemands viennent solliciter un armistice; de vibrantes acclamations se font entendre dans la banlieue parisienne; d'un train à l'autre, au passage des gares, la joie est débordante : la guerre touche à sa fin ! on ne se tuera plus ! — « Les hostilités cesseront le lundi 11, à onze heures. » Les instants qui précèdent ce terme tant désiré de tous nos maux s'écoulent trop lentement; voici qu'à dix heures et demie une furieuse canonnade se fait entendre non loin de nous, et elle persévère d'une manière vraiment inquiétante; moins cinq, moins deux..., on tire toujours, nos montres marquent 11 heures, on tire encore ! Soudain le clairon retentit, la musique du régiment grimpe sur le sommet entre les lignes françaises et allemandes et de toute la force de ses cuivres elle éclate en une victorieuse *Marseillaise* ! Le coq gaulois se redresse glorieux, face à l'Allemagne vaincue ! Vive la France !

Et, depuis le dimanche 17 novembre, je suis témoin de la joie de nos frères d'Alsace rendus à la France; leur patriotisme est sincère, il nous est la meilleure consolation de tout ce que depuis quatre ans nous avons souffert **pour la France.**

Par suite de ses fréquents déplacements, M. l'abbé Ch. LAMENDIN change souvent d'adresse postale; il vaut mieux lui écrire à Sainte-Marie-la-Forêt, Angers.

